

NAISSANCE DU SIONISME POLITIQUE

présenté par Yohanan Manor



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication

Yohanan Manor

est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris
et ancien élève de l'Ecole nationale d'administration.

Il enseigne actuellement à l'Université
hébraïque de Jérusalem. Il a consacré sa thèse de sciences politiques
à « La Palestine dans la politique de Nasser ».

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Gallimard/Julliard, 1981

Préface

Yohanan Manor est un ancien élève de l'E.N.A. C'est aussi un Israélien qui, d'abord à l'Université de Jérusalem dans le département des sciences politiques puis à l'Agence juive, a acquis et exercé son métier d'analyste politique. C'est dire qu'il a, au moins à l'état de seconde nature, la sobriété dans le sang. A combien de détours de pages, sans même du tout succomber aux charmes de la polémique, aurais-je moi-même, peut-être parce que je suis encore toute pétrie du « caractère émotionnel » de la Gola, fait halte, le souffle court, les yeux dans le vague, pour commenter, rêver, applaudir, gémir, rugir. Yohanan Manor, non : il va son chemin et poursuit sa quête sans se détourner de l'objectif précis qu'il s'est fixé.

Car ce qu'il entend soumettre à l'attention du lecteur est bien défini. Pour commencer, ni un plaidoyer ni un réquisitoire où seraient méticuleusement répertoriées et impitoyablement sondées, débridées, exhibées les misères et les plaies de la condition juive au XIX^e siècle : on ne trouvera ici que le minimum d'allusions nécessaires pour rendre clair que la première fortune du projet sioniste fut de rencontrer l'adhésion immédiate, organique, charnelle des masses juives les plus pauvres et les plus saignantes.

Manor n'a pas davantage l'intention de sacrifier aux exigences d'une histoire sociale : il ne donne pas à voir les hommes et les groupes qui ont été l'âme et la chair du mouvement sioniste. Demeurent à l'état de foule indistincte, massés

au fond du tableau, « ceux d'en bas », les adhérents, sympathisants, militants obscurs perdus là-bas, dans les neiges subcarpatiques, les brumes des rivages baltes, les chaleurs moites des bords de la mer Noire. On n'a pas à compter sur Manor pour qu'il consente au rappel rituel et émouvant de ces « boîtes » qui, dans tant de foyers juifs, trônaient, destinées à recevoir l'obole pour le rachat de la terre de Sion. Mais il n'est pas plus complaisant à l'égard des dirigeants et des experts — diplomates, financiers, ingénieurs — que le mouvement sioniste a secrétés ; y a-t-il pourtant entreprise moderne qui ait placé à sa tête autant de personnages intenses, insensés, géniaux, ingénieux, rusés, bizarres, pittoresques, entêtés, monomaniaques et surtout inventifs. Quelle cohorte — Yeduha Alkalaï, Zvi Kalisher, Moshe Hess, Leo Pinsker, Charles Netter, Eliezer Yehuda, Ahad Haam, Nah'man Syrkin, Israël Zangwill, Arthur Ruppin, Haïm Weizmann et j'en passe !

S'il se refuse aux chatoiements colorés d'une histoire sociale, ce n'est pas pour ouvrir les grandes orgues d'une histoire épique : Manor ne se sent pas ici le devoir de reconstituer en détail l'aventure pionnière qui, bien avant qu'on songeât même à la restauration d'un Etat juif, conduisit de très jeunes gens, garçons et filles, à s'échapper des échoppes familiales, à quitter père, mère, maison et ville natales, à renoncer aux prestigieux ensevelissements dans les bibliothèques d'Europe, à mépriser les formidables rêves de fabuleuse fortune en Amérique pour aller en Palestine casser des pierres, faire des champs et des routes, combler des marais, la faim au ventre, tourmentés par les moustiques, avec pour horizon indépassable l'écrasant soleil, les fièvres et les énigmatiques Arabes. On ne trouvera donc pas ici la préhistoire fondatrice d'Israël ni aucune histoire de ce prodigieux retour à la terre et à la Terre scandée par la succession des alioth.

Manor n'imaginait pas pour autant de se réfugier dans le

ciel des seules idées et, par un biais, de traiter en réalité de l'histoire idéologique du peuple juif dans les deux derniers siècles. Il ne s'astreint pas à comparer entre elles les diverses logiques des projets que celui-ci a concurremment ou successivement élaborés pour refuser ou relever le défi du monde moderne : orthodoxie, sectarisme mystique ou réforme religieuse ; assimilation libérale à la manière ouest-européenne ; émigration individuelle et reconstitution communautaire à l'américaine ; alliance nationale et de classe avec le mouvement révolutionnaire, ouvrier et socialiste ou pure et simple fusion dans un monde désormais promis au socialisme. Manor écarte donc, sauf quand il y a éventuelle interférence et formation d'adhérences ou de mixtes — dans le cas par exemple du sionisme religieux ou du sionisme socialiste — toutes les digressions complémentaires pourtant propres à bien marquer les différences de nature entre le sionisme et les autres entreprises juives qui entrent alors en concurrence avec lui pour la conquête des esprits et des cœurs juifs. Il n'esquisse pas même un timide et prudent bilan des résultats — le plus souvent contrastés et encore incertains ou réversibles mais parfois terriblement définitifs — dont chacune de ces logiques en compétition peut déjà s'enorgueillir ou s'affliger.

Alors de quoi est-il donc question ? Eh bien, de ce dont le titre de l'ouvrage rend bien compte : de l'analyse la plus serrée possible des conditions, des lieux et des temps dans lesquels, à notre époque, s'élabore une logique politique ; des médiations — en termes de ressources humaines, de chances historiques, de structures d'organisation, de pratiques d'action, — qui lui sont nécessaires pour acquérir vie, consistance, résistance ; des mutations que la durée, les circonstances et l'environnement favorisent ou appellent dans les limites de plasticité du projet initial.

Telle était l'ambition de l'auteur : au lieu de s'évertuer à

pourfendre les représentations démoniaques ou à raviver les gracieuses enluminures d'un sionisme phantasmatique, Manor, avec probité, modestie et précision, montre comment se rassemblent des pièces, comment elles viennent à s'ajuster, comment, dans le désordre et les querelles, se font entre elles le tri et la spécialisation, comment elles s'engendrent l'une l'autre dans le sens d'une croissante discrimination et sophistication, comment elles ne peuvent donner que ce qu'elles ont déjà en réserve et pourtant combien il est aventureux de prétendre savoir ce qu'elles sont capables de donner. Et par pièces, il faut entendre des idées, des hommes, des organes, organismes et organisations, des événements. La chance, la patience, la souffrance, l'humour et l'amour font le reste. Quand il y a un reste.

Annie Kriegel

Présentation

La dispersion des Juifs, errants, malheureux, proscrits dans tout l'univers depuis dix-huit siècles est un événement unique dans l'histoire. J'ai toujours pensé qu'ils étaient hommes ; vérité triviale, mais qui n'est pas encore démontrée pour ceux qui les traitent en bêtes de somme et qui n'en parlent que sur le ton du mépris et de la haine. J'ai toujours pensé qu'on pourrait recréer ce peuple, l'amener à la vertu et partant au bonheur.

Le préambule de cette motion en faveur des Juifs présentée en 1789 à l'Assemblée Nationale par l'Abbé Grégoire, curé d'Embermesnil, député de Nancy, rappelle ce qu'est, pour l'Occident, l'énigme juive. Comment aurait-il pu en être autrement étant donné l'obstination de ce peuple paria, comme dira Weber, à survivre en dépit de sa dispersion et de la très grande précarité de ses conditions d'existence depuis qu'il a perdu son indépendance politique, au début de l'ère chrétienne ? On n'a pas cessé de s'interroger sur le « secret » de cette étonnante capacité d'adaptation, alors que bien d'autres peuples antiques ont depuis longtemps disparu, et sur ce qui a pu conférer à ce groupe la capacité de se reconstituer une vie organisée, malgré les incessants exils auxquels il a été contraint, en ordre souvent dispersé et bien souvent dans le dénuement.

Faut-il attribuer cette vitalité à la faculté de ne pas se laisser circonvenir par un pouvoir politique, tout en ne se heurtant

pas à lui ? Ou bien doit-on voir dans le corps de règles et de commandements élaborés dans la dispersion, la matrice qui a assuré la cohésion et la reproduction du groupe national en constituant une Jérusalem « céleste », de nature sociale et culturelle, substitut à la Jérusalem terrestre perdue ?

Quoi qu'il en soit, jusqu'au XVIII^e siècle, les Juifs, la nation juive comme on disait encore vers 1780, ont avant tout connu des problèmes d'existence et de survie, non des problèmes d'identité. Les Juifs étaient dispersés, mais ils constituaient une entité cohérente et homogène ayant des points d'ancrage suffisamment solides (même cadre normatif ; même langue, non seulement pour la prière mais surtout pour l'étude ; même rythme de vie selon le calendrier juif) pour vaincre des tendances centrifuges que, de toute façon, n'encourageaient guère la rigidité et le manque de mobilité dans la société environnante.

A l'aube du XIX^e siècle, une série de bouleversements et de nouvelles idées affectent en profondeur les conditions d'existence des hommes et des peuples en Europe. Les prolongements libéraux des « Lumières » mettent l'accent sur l'individu et sur ses droits, plus que sur le groupe et tendent à réduire l'affiliation religieuse à une question de conscience individuelle, à un problème — personnel ; quant à leurs prolongements rationalistes, ils contribueront à faire prévaloir et surtout à diffuser ce nouveau concept d'organisation des sociétés qu'est l'Etat national.

Du coup, de nouvelles perspectives vont s'ouvrir pour les Juifs. Et d'abord celle de l'abandon du groupe, de l'assimilation pure et simple à l'environnement national. D'autres se contenteront pour devenir citoyens à part entière d'édulcorer leur identité, de devenir des israélites, en dépouillant la religion juive de sa dimension nationale. Avec la montée des nationalismes et l'apparition du socialisme, d'autres joueront la carte

de l'internationalisme, rêvant de dépasser et de réformer ce monde où ils se sentent tout de même quelque peu châtrés. D'autres enfin trouveront normal de s'accorder aux tendances dominantes et d'affirmer leur nationalisme juif en aspirant à lui donner l'expression d'une autonomie politique ou culturelle. Un petit nombre ira d'emblée plus loin en exigeant non seulement la création d'un Etat national pour le peuple juif, mais sa reconstitution sur le territoire qui fut jadis celui de l'indépendance juive.

Toutes ces tendances se développeront avec des vigueur et des rythmes différents dans les diverses communautés juives selon les développements politiques généraux dans lesquels elles sont prises. Elles se heurteront également à des comportements conservateurs et défensifs de la part de certains milieux juifs effrayés des conséquences d'une mise en question multiforme pour l'avenir du peuple juif.

De toutes les options envisagées, celle qui paraîtra la plus inconsidérée et la plus folle est sans conteste celle du sionisme politique. Nationalisme sans terre, sans communauté linguistique, sans leadership, sans cohésion des volontés, le sionisme semblait condamné d'avance. Au surplus une telle prise de position, alors que les nations paraissaient enfin accepter les Juifs, n'était-elle pas dangereuse ? Engager un combat humain pour le retour des Juifs dans leur patrie ancestrale sans attendre le Messie libérateur, n'était-ce pas hérétique ? Pourtant, contre toute attente, alors que toutes les autres options paraissaient plus faciles à réaliser et à vivre, le sionisme a néanmoins pris racine et s'est épanoui en une réalité vivante. Il a apporté en outre une réponse au problème de l'identité nationale qui commençait à se poser avec acuité.

Tenter de faire une histoire du sionisme, c'est précisément analyser et comprendre une apparente aberration, expliquer comment le rêve est devenu réalité.

Les anticipations

La loi du retour

Sur les rives de Babylone, nous nous étions assis et nous pleurions au souvenir de Sion...

Comment chanterions-nous le cantique de l'Eternel en terre étrangère ? Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite m'oublie, que ma langue s'attache à mon palais, si je ne garde ton souvenir (Psaume 137).

Ainsi parlaient les Juifs sur la terre de l'exil, et tout en se lamentant, ils se promettaient de ne jamais oublier la patrie perdue, la colline de Sion.

Puis cet exil prit fin, et de nouveau Jérusalem retentit des cantiques de l'Eternel, court répit avant que ne commençât un autre exil, plus long et plus cruel, un exil qu'on ne comptait plus en années mais en millénaires¹. A nouveau comme sur les rives des fleuves de Babylone, ils exprimèrent leur attachement indéfectible à Jérusalem, répétant à Pâque et au Nouvel An : L'an prochain à Jérusalem et dans la Jérusalem reconstruite².

Il ne s'agissait là ni d'une formulation poétique, ni d'une répétition liturgique. La volonté de retour était réelle et fondée sur une mitzva (commandement), qui faisait du retour à Jérusalem une obligation pour tout Juif. Pour comprendre pourquoi cette mitzva occupait une place centrale, il faut savoir qu'elle permettait l'accomplissement d'un certain nombre

d'autres mitzvot qui ne peuvent être accomplies qu'en Eretz-Israël. Mais, à la suite de la répression sanglante de la révolte de Bar Kocheba en 132-135, par les Romains, les Juifs prirent l'engagement d'éviter à l'avenir de telles effusions de sang pour rester fidèles à ce commandement.

A chaque génération, des juifs tentèrent de respecter le commandement du retour. Ainsi en 1211, plus de 300 rabbins de France et d'Angleterre émigrèrent en Terre Sainte et s'installèrent à Jérusalem, tandis qu'au cours des années 1665-1666, plusieurs centaines de milliers de juifs, à la nouvelle de la venue du messie, vendirent leurs biens, et s'apprêtèrent à suivre Sabbataï Zvi, qui s'avéra n'être qu'un faux messie³.

Certains rabbins et commentateurs juifs, tels que Rabbi Yehuda au IV^e siècle, en étaient en effet venus à préconiser d'attendre la venue du messie afin de ne pas choquer les nations par la volonté du retour et pour ne pas déchaîner leur hostilité. D'autres continuaient à faire valoir que chaque juif avait l'obligation de retourner au pays d'Israël, car vivre au-dehors, c'était en fait se comporter en idolâtre.

L'exil se prolongeant, la dispersion finit par être de plus en plus perçue, notamment sous l'influence des modèles chrétiens, comme une pénitence, à laquelle seule le messie mettrait fin.

L'attentisme avait pris le pas sur la volonté de retour, et on le nourrissait régulièrement de l'espoir que les temps messianiques approchaient, calculs à l'appui.

Pénitence ou retour ?

C'est ainsi que dans les années 1840, le bruit courut dans les Balkans que 1848 verrait la venue du Messie. Le rabbin Yehuda Alkalaï, officiant en Serbie, connu comme cabaliste et fervent croyant au messianisme, aurait pu être de ceux qui

attendaient fébrilement l'année élue, puis, l'échéance passée se replongeaient, déçus, dans le même attentisme.

Il formula pourtant cette idée, audacieuse, qu'il ne pouvait y avoir de rédemption sans l'installation préalable en Palestine. Il rédigea divers ouvrages pour démontrer la validité théologique de sa conception et répondre aux arguments qui paraissaient légitimer l'exil. Il expliquait :

Le premier sens du terme *tchouva* (retour) signifie que l'homme doit retourner à l'endroit d'où il est sorti. Nos sages ont ensuite utilisé ce concept dans le sens de repentir : retourner sur sa faute. Ce sens ne se trouve que chez nos sages — et non dans le texte biblique. Toutefois son emploi a été si répandu qu'on en a presque oublié le sens premier, à savoir que nous retournions d'où nous sommes sortis... Il y a une très grande nécessité à ce que nous nous rassemblions des quatre coins de la terre et que nous soyons une société⁴.

Mais Yehuda Alkalaï n'avait rien d'un visionnaire ; dépassant le cadre théologique, il passait au plan pratique car en un sens, la libération d'Égypte était plus facile. Le pays était riche de puits, de vignes et d'oliviers. Maintenant notre pays est désert et désolé. Il nous faut le reconstruire, bâtir des maisons, planter des vignes, creuser des puits. Mais il ne faut pas que nous rentrions tous ensemble... et ceci pour deux raisons. Premièrement, nos frères restés pour l'instant en Diaspora pourront aider les premiers émigrants. Deuxièmement, nous ne pourrions revenir que petit à petit, au fur et à mesure du développement du pays, afin que nous ne soyons pas tous abandonnés au milieu du désert⁵.

Pour que le retour puisse s'opérer, il proposa la création d'une compagnie chargée de rassembler les moyens pour

Voici la préhistoire d'Israël :
la naissance du sionisme politique
au sein de la diaspora juive à la fin du XIX^e
et au début du XX^e siècle.
Ce n'était pourtant ni la seule, ni la première
des réponses du monde juif
aux défis de la modernité. C'est pourtant elle
qui va s'imposer, et, contre tout espoir,
réussir. Yohanan Manor
livre ici le dossier de cette aventure,
longtemps incertaine et divisée, toujours
obstinée : l'invention d'une politique juive.

